

Chapitre 3

Une Autre Guerre.

La chaloupe à vapeur est puissante et lorsque nous arrivons, nous trouvons un aréopage de messieurs vêtus en bourgeois. Durant nous présente des comptables, un secrétaire archiviste, un trésorier, le chef de la sécurité de ce qui sera le camp mobile de l'entreprise et un homme qui sera le contremaître. Il a avec lui deux sortes de scribes mal rasés qui seront chargés de l'enregistrement des volontaires. Il y a encore un homme, mais qui reste sur le quai et qui aura la charge de mettre sur pied le recrutement dans les bureaux de placement des grandes villes et ensuite l'acheminement des volontaires vers le centre de sélection qui sera à Saint-Louis-Est. Ce recruteur aura aussi la responsabilité de l'acheminement des ouvriers recrutés vers la tête de ligne. Il dirige pour cette importante mission une équipe d'une dizaine de personnes dont nous ne rencontrons que les deux greffiers aujourd'hui.

Le train de Durant est en attente sur une voie de service à proximité de hangars qui semblent encore vides.



Le train de Durant est en attente...

L'ensemble est en parfait état et donne une bonne impression de l'Union Pacific. Mais ni Tertullien ni moi ne nous laissons aveugler. Durant a la réputation d'être un personnage avide et retors. Il est vrai que les États-Uniens n'ont aucun scrupule à gagner de l'argent et à l'étaler. Comme M. Le Mat, Durant se réclame d'avoir une formation médicale et même d'être médecin mais se livre à des activités qui n'ont rien à voir avec la médecine. L'attitude qui

était la sienne devant ses listes de compte nous a paru presque inquiétante parce qu'elle témoignait soit de l'inquiétude soit de l'avidité. Mais lorsque qu'il a abandonné sa lecture pour venir vers nous, sa figure avait repris une attitude impénétrable. Il nous a souri, certes, mais du bas de son visage seulement. Ses yeux, eux, ne souriaient pas. Nous ne nous mêlons pas au groupe qui monte dans le train. Nous restons en arrière et en profitons pour échanger nos conclusions ; en créole, on ne sait jamais. Lorsque tout le monde est entré dans la voiture de queue, Durant apparaît sur la plate-forme et nous invite à monter à notre tour.

La salle de réunion est meublée avec du mobilier de salon des voitures de première classe telles que je les ai pratiquées avant le déclenchement de la guerre. Au bout avant de la voiture, un bureau tourne le dos à la paroi avant et fait face à une table longue autour de laquelle s'alignent douze chaises au siège rembourré de crin et recouvert de velours bordeaux. Sur la paroi, derrière le bureau, une grande carte de la future voie ferrée est encore vierge de toute indication. Je suis surpris de constater que plus l'on s'éloigne d'Omaha et de Sacramento, plus les détails topographiques manquent. Je ne me rendais pas compte de ce que les plans détaillés des zones à traverser qui me sont tombés sous les yeux à Charleston sont le fait de travaux locaux mais qu'il ne semble pas exister de carte réelle des plaines centrales. C'est sans doute pourquoi les convois de chariots font encore la fortune des capitaines de caravanes lesquels monnaient leur connaissance des quelques pistes qu'ils ont parcourues depuis des années. Les routes de diligences n'ont que le nom de « régulières ». Les voyages des voitures de la Russell & Wadell Co, par exemple, sont une suite d'étapes de la journée entre des postes ou des villes où les passagers doivent souvent passer la nuit dans des conditions au mieux mauvaises, au pire déplorables. La sécurité des trajets est illusoire malgré le courage et la détermination des convoyeurs et l'efficacité de leurs malheureux coach-guns qui ne sont pas suffisants face à une bande de quelques brigands décidés. Et je ne parle pas des attaques d'indiens exaspérés par leur parcage de plus en plus serré dans des réserves pour laisser les grandes plaines du Middle West à la disposition des colons blancs.

Du coin de l'œil, j'observe Tertullien qui a les yeux fixés sur la même carte. Durant parle. Il explique que c'est d'ici que se fera la direction de chantier. Il manque encore le coffre-fort et l'armoire de sécurité qui sont arrivés à Saint-Louis-Est mais pour lesquels il faut trouver une grue libre pour les charger sur un bac et les convoier à la gare de l'ouest. Le premier pour l'argent et les bons d'actions, la seconde pour les dossiers à protéger, en particulier les plans et cartes et les rapports des géologues.

- Nous aurons à excaver des milliers de tonnes de roches, de terre et de sable. Nous sommes en route pour des régions où il serait bien possible de tomber sur des gisements de matières précieuses. La compagnie serait bien aise de pouvoir vendre des placers ou de mettre de exploitations de mines en fermages. Encore faudra-t-il obtenir les concessions d'exploitation et pour cela garder le secret sur nos découvertes en attendant le retour des licences d'exploitation. Mais ne perdons pas de vue que notre but est de relier Omaha au point de rencontre avec la voie que trace vers nous la Central Pacific. »

Cette déclaration provoque une sorte de brouhaha parmi les messieurs en jaquettes et hauts-de-forme. Les deux scribes et le contremaître restent placides et le chef de la sécurité reprend instantanément une « poker face » après qu'un éclair de convoitise a traversé son regard. Il parle anglais avec un accent coupé et saccadé qu'il me semble avoir entendu chez les « Allemands » que nous avons rencontré un petit matin sur le port de New-York avec Eamon Kirkpatrick. Il a un accent plus marqué que celui de feu Hintermaier.

Durant a vu ce qu'il voulait voir de son train. Pendant notre déplacement vers le fleuve, nous nous laissons un peu distancer Tertullien et moi, nous démarquant ainsi de l'espèce de « Curia Regis » qui entoure le Directeur Général de l'U.P.R.Co. Les deux scribes ont aussi pris leurs distances et nous les rattrapons. Ils semblent plus à l'aise avec nous qu'avec les endimanchés. Non que nous soyons négligés, mais au moins ne sommes-nous pas

déguisés en pingouins. J'en profite pour questionner ces deux hommes sur l'origine du chef de la sécurité. Compte-tenu des ennuis que j'ai eus avec Hintermaier il y a près de deux ans, je serais fort marri de devoir me trouver confronté à un Allemand à un poste aussi sensible maintenant que l'Union a gagné la guerre civile. J'ai posé ma question à voix basse, mais le scribe me répond à haute voix : « C'est un Suédois, je crois. »

Le « Suédois » en question se retourne et nous assène, irrité :

- Je suis Américain, mais de naissantseu ch'étais Nooorvééégien ! Pas Suédois ni Allemand ! »

Durant s'arrête et se tourne vers nous, interloqué. Sans montrer quelque inquiétude que ce soit, je rassure tout le monde. « Il me semblait que Monsieur le chef de la sécurité a un léger accent qui n'est ni yiddish, ni irlandais, ni ibérique, alors je me suis renseigné.

- *Ch'ai ünn AXXent à Kouper au Kouteau et che le sais mais il ffaudra ffaire afec, Monsieur le cheomééétreu frantsééé. Et che çuis 'américain ! Moi ! »*

- Eh bien, cher monsieur, je pense que nous aurons à travailler ensemble parce que je ne pourrai me passer de votre aide précieuse pour mener à bien mes travaux au profit de la ligne. Donc en faisant quelques efforts de prononciation, nous parlerons l'anglais de ce pays et nous aurons le plaisir que cette grande œuvre américaine ait des serviteurs zélés venus de la vieille Europe et qui se sont installés dans une nouvelle patrie. Vous semblez bien renseigné, Monsieur. Donc vous savez que je me suis marié ici et que j'y ai fondé une famille.

- Oui, mais vous êtes toujours français, que je sache !

- Arrivé en 1861 en Caroline du Sud, j'aurais eu du mal à changer de nationalité en plein conflit. Et ma contribution à cette guerre stupide a eu surtout pour effet d'adoucir un peu le sort des prisonniers blessés et, je dois le dire, avec l'aide des deux gouvernements qui s'opposaient par ailleurs.

- Il n'y avait qu'un seul gouvernement et une junte ! » assène comme un postulat le chef de la sécurité sur un ton de sentence.

- Vous l'avez dit : Je suis encore français et je n'ai donc pas pris parti dans cette guerre civile. J'ai fait de mon mieux pour alléger quelques souffrances. Maintenant, nous en sommes à la reconstruction et le Président Johnson m'a fait l'honneur de me recevoir personnellement. Manifestement, il tient au redémarrage de cette nation et sera preneur de toutes les bonnes volontés.

- Monsieur le Français, êtes-vous catholique ?

- Oui, mais mon épouse est méthodiste, comme sa famille. Et nous allons ensemble à l'église le dimanche. Le Pasteur n'y voit aucun inconvénient. »

Le Norvégien dont je ne connais pas encore le nom me tourne le dos. En marchant nous avons rejoint le groupe. Durant nous prend Tertullien et moi chacun par un bras.

- Messieurs les Français » dit-il en reprenant sa marche vers le port encadré par Tertullien à sa gauche et moi à sa droite, « je pense que votre aide ponctuelle nous sera précieuse. Nous aurons besoin de vos connaissances pour ces fameuses bornes et ces fameux polygones. Vous êtes les bienvenus auprès de notre équipe. Je note toutefois que vous portez un des revolvers du Dr Le Mat. Un souvenir de l'armée confédérée ?

- Certes pas. Je l'ai acheté en France en 1859 avant de quitter mon pays pour les Amérique ; pour les Antilles en réalité. Et mon ami porte un revolver français de chez M. Lefauchaux. Il a aussi un revolver Colt d'un modèle de 1851 pour lequel il est plus facile de trouver des munitions dans ce pays. Quelques amorces, de la poudre et des balles. Et avec un bon moule on peut même recouler des balles déjà tirées. Mon Le Mat, lui, est parfaitement « alimentable » dans ce pays car il est lui aussi à percussion. » Je me garde bien de faire allusion à mon Le Bossu. Le Mat, Lefauchaux, Le Bossu ! Décidément l'armurerie française produit des articles définis !

Durant nous lâche les bras et se tourne vers son chef de la sécurité. Tertullien et moi nous laissons distancer. Tertullien me glisse à voix basse : « As-tu vu que le contremaître n'a pas de main droite ? »

- Non, je n'avais pas fait attention. Sans doute une séquelle de la guerre. »

Alors l'un des scribes s'approche et nous explique à voix basse que c'est effectivement une blessure de guerre. Je suis surpris que le gars en question ait compris ce que nous disions, surtout à voix basse mais il s'avère qu'il s'agit d'un Belge venu chercher fortune aux Amériques. Frontalier de Mons, il a parlé français depuis sa plus tendre enfance étant Wallon et très proche de la France et des Français. Il nous précise que le bonhomme a été blessé à la main par une balle de revolver. Sur le moment il n'a pas jugé bon de se faire soigner mais au bout de deux ou trois heures il a fini par se rendre au poste d'infirmerie d'où on l'a évacué sur un hôpital de campagne. « C'était à Antietam et les médecins et chirurgiens étaient très occupés. La main s'est mise à gonfler et est devenue rouge et purulente. Alors les chirurgiens l'ont amputé pour éviter que la gangrène se constitue. D'autant que, paraît-il la balle avait fracassé tous les osselets de la main et qu'on n'aurait rien pu faire pour lui.

- Antietam, hein ? C'est aussi la bataille qu'on appelait Sharpsburgh dans les rangs des confédérés.

- Malheureux, vous étiez rebelle ?

- Non. Je suis un Français. Mais j'ai vu des gens qui avaient été blessés à Sharpsburgh. Et je sais que cela a été une vraie boucherie. »

Le contremaître a ralenti sa marche et nous le rattrapons.

- Je vous ai entendu parler d'Antietam avec le secrétaire et, vous, vous avez dit "Sharpsburgh". Vous étiez un rebelle ? »

Le contremaître parle un anglais rugueux et peu académique. Et je dois une fois de plus lui expliquer ma situation, sans entrer dans les détails familiaux pour autant. Il admet mes explications mais continue :

- J'ai entendu votre conversation avec Durant, à propos de vos armes. Mais si j'ai écouté, c'est parce que vous arborez un Le Mat qui m'a l'air en très bon état. Bonne arme mais trop lourde. Et difficile à utiliser en cas d'urgence. Il faut avoir le temps de la sortir et de la pointer.

- Ce n'est pas le genre de situation dans laquelle je me trouve souvent. Jusqu'à présent j'ai toujours eu le temps de l'avoir en main quand les choses l'ont rendu nécessaire. Et il ne m'a jamais manqué. Son calibre est intermédiaire entre le .36 et le .44 et surtout il y a neuf coups dans le barillet.

- Ouais, et une saloperie de canon à chevrotines...

- Ou à balle de chasse. Et croyez-moi, le tir à balle lisse est très dévastateur. Du calibre 20 de chasse.

- Vous savez, moi c'est une balle de .36 qui m'a fracassé la main qu'on m'a coupée.

- Vous étiez dans la marine ? Le .36, c'est un calibre de marine.

- Pas chez les rebs. Regardez : vous, c'est du 41, votre revolver. Et les rebs ils ont copié des armes de chez Colt. Plein. Là c'est une copie de 1851. Un « Griswold » qu'y disaient. Alors ils l'ont fabriqué en .36. »

Je n'épilogue pas. La balle qui a touché Stonewall Jackson lors du tir fratricide qui lui a valu son amputation de bras gauche, c'était aussi une balle de .36. Saloperie de guerre civile où à la fin les mobilisés du Sud arrivaient avec un des fusils de leur famille, souvent encore à platine silex et avec une des mules de la ferme ou de l'atelier.

Nous apprenons qu'en fait le Norvégien de Durant est l'un des comptables de la société financière « Credit Mobilier of America », la structure financière qui doit servir de trésorerie à l'Union Pacific. Durant en est l'un des actionnaires en association avec des parlementaires plus ou moins marron. Pour superviser la vie du chantier, Durant s'est mis en

cheville avec un ancien général, jeune encore mais qui est du dernier bien avec Sherman, Grenville Dodge. Ce gars s'est montré fort efficace dans les batailles qu'il a eu à conduire, en particulier lors de la bataille d'Atlanta. Il aurait été nommé général en début de la guerre civile il aurait sans doute fini par être célèbre, à la longue. Il est déjà en place à Omaha où il a organisé l'implantation future du chantier de départ. Il est accompagné d'une bonne quantité de vétérans qui ont servi sous ses ordres dans l'armée et qui ont saisi l'occasion de ne pas retourner au travail des champs ou de retourner dans l'obscurité moite de termitière qui sévit dans les usines de l'industrie en pleine croissance. Il travaille avec le futur chef de chantier, un connaisseur de la pose des lignes ferroviaires, paraît-il, un dénommé Jack Casement. Lui aussi a fini la guerre civile avec le grade de général de brigade.

Des équipes de géomètres ont rejoint un homme qui est en place depuis 1863 à reconnaître les itinéraires possibles de la future voie à travers les Collines Noires, en plein territoire non encore pacifié et truffé de tribus de « natives »¹ mais surtout à travers les Montagnes Rocheuses vers la Sierra Nevada.

Parties de Sacramento, les équipes de la Central Pacific sont déjà au travail en pleine Sierra Nevada occidentale et l'avancée des travaux est très lente malgré l'emploi de nouvelles matières explosives inventées en Suède. Il y a deux ans, en 1864, il s'est produit une grave explosion à l'usine de produits chimiques d'un certain Alfred Nobel en Suède. Parmi les morts, le propre frère dudit Alfred Nobel. C'était au cours de la préparation d'un chargement de nitroglycérine, liquide très instable et détonant, à la différence de la poudre de mine. La détonation est une sorte de déflagration mais beaucoup plus vive et qui met en jeu une grande vibration laquelle secoue la matière contre laquelle est posée la nitroglycérine.

Aussitôt l'accident connu, les divers gouvernements européens ont interdit sur leurs territoires tout transport de cette nouvelle matière détonante qui était pourtant un grand espoir dans les carrières. En effet, la nitroglycérine agit par propagation d'une énorme vibration qui brise et non par une déflagration qui génère une grande quantité de gaz qui souffle tout ce qu'il y a autour du point d'explosion. Beaucoup plus brutale que la poudre noire de mine, elle dégage beaucoup moins de gaz que la poudre, envoie moins de débris mais brise la structure des rochers en les laissant pratiquement sur place, broyés. Les terrassiers ont donc à dégager des gravats bien moins gros que ceux produits par les déflagrations de la poudre. Ce qui se fait plus vite et mieux pour charger les berlines des trains des carrières et des mines.

Pour tenter de reconquérir le marché de l'explosif de chantiers, Alfred Nobel a mis au point une méthode astucieuse qui permet de rendre plus stable le tri-nitrate de glycérile, autrement nommé nitroglycérine : le faire absorber par une sorte de buvard. Mais comme les acides constitutifs de la nitroglycérine agissent sur le papier, il a fallu trouver une autre substance pour lui faire « boire » l'explosif. Nobel a pensé à la terre fine dont on se servait il y a encore peu en écriture – et dont ma tante se sert toujours pour ses lettres – la poudre à sécher l'encre. Seulement, au lieu de se servir de terre de Sommières, Nobel a préféré utiliser un produit de chez lui qui s'appelle en suédois du « kieselguhrs ».

Il s'agit d'une espèce de sable de quartz qui provient de la fossilisation d'algues très anciennes qu'on appelle des « diatomées ». En mouillant cette poussière d'algues, on peut la malaxer et la mettre en forme de barreaux. Ensuite on fait cuire les barreaux et ils perdent leur eau en restant cohérents comme s'ils étaient faits d'argile. Sauf que cette « terre » cuite est très poreuse et très absorbante. En la trempant dans de la nitroglycérine, elle s'en imprègne et l'explosif liquide reste dans les minuscules alvéoles du barreau. Là, la « nitro » reste très stable parce qu'elle ne peut pas clapoter. Elle constitue des bâtons inflammables, certes mais qui ne peuvent détoner que si on les soumet eux-mêmes à une explosion. Les essais avec des petits pétards de poudre noire ont été décevants. Nobel a donc pris sur lui de préparer des

¹ Natives : mot anglais pour le français indigènes ou autochtones. On les appelait aussi « red skin » (peau-rouge) ou encore red Indians (indiens rouges).

tubes détonateurs d'un demi-centimètre de diamètre intérieur et de deux centimètres de longueur, emplis de ce fulminate de mercure qui sert de composition d'amorçage pour les armes à percussion. Les résultats ont été meilleurs, mais en fait il aurait fallu davantage de fulminate. Seulement ce sont les détonateurs qui seraient devenus trop dangereux. Alors Nobel a fabriqué des « charges relais » avec de son explosif stabilisé mais plus sensibles que les bâtons des charges destructives. Et là, les résultats ont été infaillibles. Les bâtons de « dynamite », c'est ainsi qu'il a nommé son nouvel explosif, se manipulent en toute sécurité, s'amorcent une fois posés et les détonateurs en cuivre de M. Nobel s'ajustent exactement aux charges-relais. Depuis l'interdiction de transport de la nitroglycérine, celle-ci est fabriquée sur place sur les chantiers avec du matériel Nobel. Ici en Amérique, quelques sociétés de production de poudre se sont lancées dans la fabrication des éléments constitutifs de la nitroglycérine avec plus ou moins de succès. La nouvelle du dépôt de brevet de la dynamite en janvier dernier a soulevé un flot d'enthousiasme dans toutes les carrières et mines des États-Unis. On attend les prochaines livraisons. Les importateurs ont déjà lancé des commandes. Il faut encore attendre les prochaines nouvelles, la publication du brevet, en particulier. Cela devrait intervenir au plus tard fin 1867, donc dans un peu plus d'un an.

Toutes ces informations sur ce nouvel explosif me sont parvenues par le *Moniteur de la Flotte*, périodique d'information de la Marine française, qui s'est penché sur les perspectives que la dynamite offrira à cette arme qui s'impose de plus en plus : la mine maritime, sous-marine ou flottante. Pour le moment, celles à poudre noire ne sont plus aussi efficaces face à la multiplication des navires bâtis tout en fer. L'ingénieur de la direction de l'armement naval qui a écrit un long article est fort élogieux sur l'invention de M. Alfred Nobel et sur sa fiabilité qui ne nuit en rien à son efficacité.

Ces pensées me traversent l'esprit tandis que nous marchons vers le quai pour prendre le bateau de retour vers la rive est du Mississipi. Toutefois, lorsque nous arrivons sur le quai en planches, Durant tourne à gauche vers l'amont du fleuve et nous marchons une bonne trentaine de mètres, nous éloignant du guichet où se tiennent les passagers ordinaires en attente du prochain bac. Au bout du quai, quelques marches conduisent vers la berge où se trouve amarrée la jolie chaloupe à vapeur : *American Queen*.



L'American Queen est à la disposition de Durant...

Cette coquette embarcation est mise à disposition de Durant par le Credit Mobilier of America pour assurer l'indépendance du directeur de la Union Pacific dans ses traversées du fleuve. Cette embarcation sera bien évidemment à la disposition des agents de la compagnie financière pour passer d'une rive à l'autre, facilitant ainsi le travail des bureaux situés de part et d'autre du fleuve. Avec sa propre embarcation, la société reste indépendante des passeurs et autres rats de ports.

Une fois revenus à Saint-Louis-est nous raccompagnons Durant à son office provisoire. Il renvoie ses collaborateurs à leurs propres bureaux et nous demande de le suivre dans le sien. Là, nous prenons place dans de confortables fauteuils club rembourrés de crin de cheval mais où le cuir est remplacé par du velours de coton. J'ai noté cette disposition assez souvent en Amérique du Nord.

- Messieurs, les géomètres qui sont en reconnaissance de la route que nous suivrons ont bien avancé leur travail. Je vais maintenant vous en montrer le fruit, à jour il y a un peu plus moins d'une quinzaine. »

Durant ouvre une armoire forte dont il sort deux tubes en cuir dans lesquels je reconnais les étuis de transports de cartes et de plans, familiers à tous les topographes, métreurs et géomètres. Il les dépose sur un bureau que je ne m'attendais pas à trouver dans ce bâtiment minable au plancher rugueux et même pas d'aplomb. Il s'agit d'un bureau moderne de belle facture avec des bronzes discrets mais finement travaillés. Avec ses pieds à la grecque, il rappellerait ce qu'on a appelé le style Empire en référence à « l'usurpateur » mais les pieds se terminent par des roulettes orientables et le bois est laqué de noir. Les tiroirs portent des moulures en bronze. C'est ce style à la mode dans les maisons de Paris et de Neuilly ou de Saint-Mandé et que mon oncle et ma tante, attachés aux meubles en bois de noyer ciré surnomment « le style Badinguet ». On a commencé par le nommer « Second Empire » mais maintenant, de plus en plus, les critiques d'arts et les ébénistes le nomment « Napoléon III ».



Du coup, je ne me passionne plus tant pour les deux étuis porte-plans que Durant a déposés sur le plateau noir du bureau neuf.

-Vous êtes un homme de goût, Docteur Durant. Ce bureau ferait envie à bien des collectionneurs parisiens de mobilier de qualité.

- Bien cher Baron de Berdeille, sachez que je me plais à posséder les belles choses dont ma vie d'enfant a été privée.

Ce bureau m'a été enfin livré, que j'avais commandé à Paris chez un ébéniste renommé. Il est certain qu'il n'est pas à sa place dans cette pièce aux lambris approximatifs et au plancher tout juste bon à accommoder des chevaux dans un fourgon de chemin de fer.

Mais en attendant que je me

trouve des locaux fixes plus corrects, il me rappelle qu'il existe des villes où il fait déjà bon vivre. »

Les fameux étuis contiennent des plans et des cartes remarquablement dessinés. Les dessinateurs les ont sans doute enfermés dans des emballages imperméables en toile cirée parce qu'ils n'ont pas souffert des atteintes du temps. En effet, je ne pense pas qu'ils aient disposé au Far West de confortables salles de dessin dans lesquelles il est aisé d'exploiter les croquis et carnets de levés pour en faire des plans détaillées et des cartes géographiques. Toutefois je note que bien des mentions manquent que l'on doit porter en cartouche, comme la direction calculée du nord et donc la déclinaison magnétique à la date du levé ; la date aussi est absente. J'en fais la remarque à Durant qui se met à scruter mon visage avec attention.

- Vous avez remarqué cela, Monsieur le Baron. C'est en effet là que réside le souci. Les géomètres dont nous disposons n'ont pas les compétences qui permettent de réaliser la détermination de la direction du nord géographique. Ils sont capables de réaliser des chantiers avec un nord local cohérent, mais on constate des différences entre deux chantiers ou des difficultés entre les extrémités de chantiers de grandes dimensions. La voie avance, toutefois, mais le souci se posera lors de la jonction entre les deux chantiers, celui de l'Union Pacific de la Central Pacific.

- Nous remédierons à ce souci, Docteur. Nous sommes ici pour cela. Il nous faudra encore gagner la confiance de vos géomètres. Ce sera notre travail.

- Mais comment pourrez-vous être certain de vos résultats ?

- En nous appuyant sur le soleil. Avec nos appareils à bonnettes fumées, nous pouvons utiliser les tables de navigation de la marine pour déterminer les coordonnées de nos bornes mais aussi les directions repères qui permettent d'orienter les autres appareils mieux qu'à l'aiguille aimantée du déclinatoire.

- Vous me parlez chinois, Baron.

- En outre, nous aurons les éléments permettant de déterminer l'altitude de chaque borne c'est-à-dire l'élévation du sol par rapport au niveau moyen de la mer. Une altitude la plus juste possible permettra d'implanter le tracé de la voie selon les pentes que les trains sont capables de gravir à plein charge. Ces données permettront aussi de rédiger les profils en long des voies, documents indispensables aux mécaniciens des trains pour prendre l'élan nécessaire au franchissement des rampes ou pour prévoir le ralentissement des convois avant d'entamer les descentes de pente sans brûler les patins de freinage et en prévenant les conducteurs des voitures ou des wagons pour qu'ils puissent serrer les freins à vis. En attendant que les systèmes automatiques se généralisent sur les voitures et wagons. Il y a dix ans, en France, Auguste Achard a mis au point le premier système de frein dit continu, c'est-à-dire qui équipe l'ensemble des voitures et est commandé par le mécanicien. Le brevet date du 20 mars 1855 et fonctionne au moyen d'électro-aimants qui appuient sur les bandages de roues. Cela fonctionne bien si on entretient avec soin les contacts électriques entre les voitures ou les wagons. Sinon, on assiste à des freinages intempestifs parce que ce système bloque automatiquement les roues lorsqu'on coupe le courant qui alimente les relais électriques. En outre, ce système nécessite la présence de batteries d'accumulateurs dans chaque véhicule tracté ce qui impose de l'entretien et de recharger fréquemment lesdites batteries. C'est pourquoi, nombre de compagnies ferroviaires préfèrent conserver le système des conducteurs serre-freins malgré ses défauts.

- Seriez-vous un spécialiste des voies ferrées ?

- Non, docteur. Simplement un géomètre ayant déjà travaillé à la construction de voies ferrées et de dépôts ferroviaires. »

Durant me regarde longuement avec attention. J'ai l'impression qu'il se méfie de plus en plus de notre présence et qu'il se demande la raison réelle de notre affectation à son chantier. Après quelques instants d'un silence tendu, Durant me dit en me fixant d'un œil

vrillant : « Je vous ferai signe lorsque nous auront besoin de vos services, Monsieur le baron. Il serait inutile que vous perdiez votre temps à attendre que nous ayons lancé la construction de la nouvelle ligne loin de vos affaires en cours. » Je ne sais encore comment faire comprendre à ce butor soyeux que je n'ai pas l'intention de me mettre à ses ordres. Il va falloir que nous en parlions Tertullien et moi. En attendant nous allons rentrer à l'hôtel. Nous prenons congé de Durant et nous mettons en route à travers le capharnaüm de la zone portuaire.



La zone portuaire de Saint-Louis en 1866.

Devant l'intensification prévisible du trafic portuaire que va générer la reprise de la conquête de l'Ouest maintenant que la guerre civile est terminée, le département de l'industrie a proposé au Congrès d'investir des fonds fédéraux pour l'aménagement des rives du Mississippi. La perspective de la construction future d'un pont solide entre les deux rives à la hauteur de Saint Louis a incité la commission sénatoriale chargée des questions d'aménagement des territoires de la Frontier à solidement soutenir ce genre de projets devant la sous-commission à la reconstruction. Les débats, « utilement » éclairés par des investisseurs influents, ont conclu à la nécessité de faire aménager sérieusement les berges du grand fleuve à hauteur de Saint-Louis. Mais pour le moment, la partie septentrionale de la zone est encore une sorte de cour des miracles où se croisent chariots attelés de mules ou de bœufs et leurs cochers au langage fleuri de fleurs souvent acides voire fanées, porteurs, voitures de bourgeois aux cochers en livrée et piétons comme Tertullien et moi qui souillons nos guêtres aujourd'hui dans la poussière et sans doute bientôt dans la boue.

À l'entrée de l'hôtel, une rangée de cireurs de chaussures s'est installée sur le trottoir de planches qui longe la chaussée pavée de bois de chêne. Il n'y a que des enfants nègres qui hèlent les passants en raillant l'état de leurs bottes ou de leurs chaussures. Devant l'entrée de l'hôtel, un chasseur noir en uniforme rouge fait de temps en temps taire les lazzis et quolibets. Je remarque deux enfants habillés des vêtements identiques et qui semblent jumeaux. L'un d'eux vient de finir un client et comme ils sont installés au bout de la façade de l'hôtel, les clients ne se précipitent pas vers eux. Tertullien aussi remarqué ces deux apparemment frères. Il me tire par la manche et me dit : « Allons donner du travail aux jumeaux. En restant sur le trottoir nous ne resalirons pas nos bottes. »

Les deux gosses nous regardent approcher, pleins d'espoir. Se rendant compte de ce que nous allons les faire travailler, ils commencent à préparer leurs ustensiles. Je laisse Tertullien négocier les prix. Le marchandage est une entrée en matière. Nous avons beau parler l'anglais avec un accent français mâtiné d'accent de Charleston, le plus déluré des deux demande à Tertullien, après s'être mis d'accord sur le prix de trois cents pour nous deux, si

nous sommes des Canadiens de Québec ou de Montréal. Une fois de plus, lorsque Tertullien explique que nous sommes des Français, nous observons un large sourire sur les visages des deux enfants noirs. Rapidement, nos bottes sont propres et après quelques minutes et quelques crachats lancés sur la couche de cirage elles brillent comme si elles étaient neuves. Tertullien règle les trois cents convenus rubis sur l'ongle et y rajoute un « quater » pour chacun des deux garçons. Leur premier mouvement est de refuser les deux pièces d'argent mais mon ami insiste. « C'est simplement parce que je suis très satisfait de votre travail. Nous ne vous demanderons rien en échange.

- Alors, patron, cela veut dire qu'on a bien raison de dire « Heureux comme un nègre en France ». Patron, et si on vous propose de devenir vos butlers à tous les deux ? Nous savons faire des tas de choses. »

Tertullien me regarde d'un air interrogatif. Je pense que cela ne le dérangerait pas d'avoir un homme à tout faire chez lui. Un domestique particulier qui ne relève en rien de la plantation Toppenot. Quitte à lui payer ses gages de ses propres deniers. Mais moi je n'ai aucunement l'intention de m'encombrer d'un domestique. Nous avons déjà une nounou, Suzy, pour notre fils et le bébé en chemin vers la vie. Je décide donc de me donner un peu de temps et pour ce faire de les questionner un peu sur eux-mêmes.

- Il faudrait que nous vous connaissions un peu mieux, les gars. D'abord vos noms. Nous, nos noms sont Pierre-Hubert de Berdeilhe, c'est moi, et Tertullien Ramade, c'est lui, mon ami. Et vous, qui êtes-vous et d'où venez-vous ? »

C'est l'enfant qui a ciré les bottes de Tertullien qui répond.

- Nous sommes deux frères des mêmes père et mère. Je suis Paul et mon frère est Henry. On nous a donné le nom de Three Rocks, qui était le nom du ranch du Nouveau Mexique où nous étions esclaves.

- Il faut que nous y pensions mon ami et moi. Je vous donnerai une réponse lorsque nous ressortirons pour aller dîner. Mais ce n'est pas impossible que nous acceptions. En attendant, ne dites rien à personne. »

Les deux garçons nous regardent comme émerveillés mais je n'ai pas l'intention de laisser les sentiments prendre le pas sur la raison. « Si nous décidons en vous embaucher, il faudra que nous réglions la question des salaires.

- Nous ne demandons rien d'extraordinaire patron. Avec notre travail, nous ramenons environ huit dollars par jour...

- Tttt ! Ne raconte pas de craques, c'est mauvais pour la confiance... »

Alors le garçon nous tend sa bourse en peau de bique pour que nous comptions. « C'est ce que nous avons ramené aujourd'hui... »

« Attention ! » hurle Tertullien qui braque son Lefauchaux vers une sorte de brute qui s'arrête net. Mon Le Bossu vient doubler le revolver de mon ami. Les deux garçons se replient derrière leurs caissettes, manifestement terrorisés. Le malabar s'est arrêté et considère nos armes. Il a repris son calme mais nous scrute avec attention.

- Les gars, commence-t-il, vous semblez en prise avec les types du chemin de fer. Alors je me demande pourquoi mes deux arpètes vous tendent la bourse du jour. Si vous tenez à me les piquer, faudra payer. Mais comptez pas vous servir direct dans la bourse d'un honnête patron. Ce pognon c'est à moi et c'est là-sur que je paie mes gagneurs.

- Loin de nous l'idée de vous voler », répond Tertullien.

Cela a du bon qu'il puisse, vu notre différence d'âge, parler comme le meneur d'entre nous. Nous ne sommes pas dans le commerce de la rue. Mais puisque nous devisons calmement...

- Puisque nous... quoi,

- Devisons, ça veut puisqu'on cause, puisqu'on cause, donc pourrais-tu nous dire combien tu paies tes deux lascars sur ce qu'ils te rapportent.

- Je leur donne une piastre² et une dîme chacun pour cinq piastres rapportées. Sauf s'ils rapportent rien. Là je leur donne trois quaters

- Cela ne fait pas lourd, pour toute une journée à cirer des godasses. Et comment se logent-ils ?

- Ch'sais pas ; ni c'qu'ils croûtent.

- Tiens, voilà ta bourse et oublie-les. Désormais, ils bossent pour nous.

- Pas quest' c'est mes gars et je m'les garde.

- T'as un contrat avec eux ? Fais-voir le papier. Et tape la méf, Albert. Sinon je te signe un papier à la mine de plomb. À qui sont les caisses et le matériel ?

- À moi. Mais comment je vais emporter ?

- Par les bretelles, ballot. Les deux frères, nous ne les lâchons plus. Pour des fois qu'tu leur voudrais du mal. Maintenant, ils sont vraiment libres et nous allons nous en occuper. Et si tu te mettais en tête de nous chercher des crosses, nous avons celles de nos armes mais c'est nous qui les tenons. »

Je m'amuse d'entendre Tertullien qui, comme bien des Antillais, parle un français très académique et qui a soin d'accorder la même qualité à son anglais. Toutefois, avec certains interlocuteurs, et c'est le cas ici, il sait mélanger quelques expressions colloquiales à sa syntaxe d'instituteur. Mais en fait, il le fait à bon escient pour que l'interlocuteur rustique comprenne ce qu'on veut lui dire tout en maintenant la distance par le langage. Je ne suis pas surpris de cet art inné chez un homme que j'ai appris à apprécier depuis le temps que je le connais. Et je me dis que s'il avait pu naître dans une famille aisée il serait aujourd'hui un homme vraiment important. Finalement, tant mieux pour moi qui puis compter sur cet ami solide devenu un peu comme mon frère.

En tout cas, il semble que ses arguments aient porté puisque le primate a pris les bretelles des deux caisses de cireur de chaussures et est parti sans demander son reste. Paul et Henry l'ont regardé s'éloigner avec soulagement et maintenant ils sont là, un peu perdus. Et Tertullien continue à tenir la situation bien en rênes.

- Vous deux, où est-ce que vous avez vos affaires ?

- Quelles affaires ?

- Vos biens personnels. Vos habits, votre argent où habitez-vous, enfin.

- On a tout avec nous. »

Et Paul exhibe une petite bourse en coton de l'intérieur de sa veste de bleu de travail. Henry a aussi une petite bourse mais les deux jeunes garçons n'ont rien à part ces maigres biens. Il va falloir les équiper et d'abord les faire se laver. Ils doivent en avoir l'habitude parce que leurs vêtements sont sales d'une saleté récente. Ils sont délavés comme des habits régulièrement lavés. Leurs chaussures à semelles de bois semblent encore portables et ils ont des chaussettes qui leur tombent sur les chevilles faute de fixe-chaussettes. Et surtout, à part la sueur de la journée, ils ne puent pas le rance comme on aurait pu s'y attendre. Leurs cheveux sont poussiéreux mais semblent exempts de vermine. Je questionne Paul.

- Sais-tu où on peut se laver, je veux dire prendre un bain dans de l'eau propre ?

- Il y a bien le Chinois, mais il faut payer. Ce serait bien, le Chinois si vous voulez un bon bain. Mais pour nous, c'est pas possible. C'est trop cher.

- Mon grand, c'est nous qui payons.

- Oui, merci mais ch'sais pas s'il accepte les nègres.

- Ça c'est notre affaire à Monsieur Tertullien et à moi. »

Ce n'est pas si simple. En fait le Chinois est aux prises avec une question sérieuse pour son commerce. Il est blanchisseur, il possède une salle de bain mais il craint de perdre ses pratiques s'il ouvre ses baignoires à des nègres.

² La piastre, c'est le dollar ; la dîme c'est dix cents, et le quarter c'est vingt-cinq cents.

- Je suis désolé, mais il reste une solution je pense. Il y a la maison de la Mère Stephenson. C'est un bordel mais elle est arrangeante si on sait lui présenter les choses. »

Les deux garçons la connaissent bien mais ne s'en étaient pas vantés. C'est là qu'ils font laver leurs habits, c'est là qu'ils se lavent avec les filles quand elles ne sont pas indisposées et c'est là aussi que lors des coups de blizzards de l'hiver dernier ils ont passé leurs nuits glaciales dans la soute à bois.

- On n'osait pas vous le dire « pasque » c'est de putes... Mais nous on les aime bien et elles sont gentilles. »

Nous échangeons un regard, Tertullien et moi. Je me tourne vers le Chinois et je le remercie pour son conseil. « Autre chose, Monsieur Chiang Lao. Auriez-vous dans vos amis de confiance un tailleur qui pourrait nous confectionner des habits pour nos deux jeunes employés ?

- Si vous ne craignez pas de faire travailler des nègres, le meilleur tailleur du pueblo de la rivière est un demi-nègre demi-chicano et il reste sage dans ses prix. Son frère est bottier, cela peut toujours servir.

- Merci bien. Nous allons vous confier la remise en état des bourgerons de nos deux employés dès que nous aurons vêtu leurs propriétaires. Et maintenant, allons donc en groupe au bordel.

- Si nos femmes nous voyaient » répond Tertullien égrillard. »

Manifestement, toutes ces dames aiment bien nos deux protégés. Et de leur faire des bisous, et de leur passer les mains dans les cheveux. Arrive Madame Stephenson dardant l'œil de la mère poule qui surveille ses poussins. Notre demande lui semble acceptable. D'autant que Tertullien lui sert un peu d'eau bénite de cour. Et qu'elle a très bonne réputation et qu'il faudrait que ces deux jeunes gens se lavassent pour que nous puissions les habiller. Et que nous nous en remettons à elle pour le bien de nos deux valeureux employés nouvellement embauchés. Bref, il s'en faut de quelques minutes pour que nos deux zouaves se retrouvent nus comme des vers chacun dans une baignoire, et comme il ne faut pas gâcher l'eau, en compagnie chacun d'une des filles de Mme Stephenson. « Ce n'est pas un bain public, Monsieur le Baron, mais vous et monsieur l'ingénieur êtes les bienvenus dans ce hammam américain. »

Il faut dire qu'en nous présentant, il m'a appelé par mon titre et mon nom et c'est paré du titre de « Land Survey Engineer³ ». La brave femme ne connaissant pas le terme de Land Survey a retenu celui plus connu d'ingénieur. Quant à « Baron », cela lui parle et comme beaucoup d'Américains, malgré les principes de la Constitution, elle y est fort sensible. Avoir un Baron français parmi ses pratiques, cela lui fait plaisir. En fait nous ne restons pas trop longtemps avec les baigneurs et préférons nous rendre dans le salon d'attente où Madame Stephenson nous fait servir une boisson faite avec de la décoction de menthe poivrée et de sirop de sucre.

- Ce n'est pas encore l'heure pour les boissons alcoolisées », commente-t-elle.

Nous voyons arriver nos deux jeunes recrues en bourgerons tout propres et leurs cheveux crépus bien coiffés. Une des filles de Mme Stephenson les accompagne en riant à gorge déployée. « Décidément, ce Paul, il ne manque ni d'audace ni de curiosité. J'étais avec lui dans la baignoire et il a commencé à m'entreprendre. J'ai dû gentiment le rappeler à la bienséance. Dans cet État, il faut avoir vingt-et-un an pour être majeur et je ne voudrais pas avoir des ennuis avec le Sheriff du comté.

- Ben quoi, réplique notre Dom Juan en herbe, ça change quoi que j'aie pas l'âge ? J'ai des poils et je bande !

³ Ingénieur Géomètre.

- Dis donc jeune homme, il va falloir que tu apprennes à te tenir et à parler correctement devant les dames, même celles qui travaillent à soulager la misère. »

Tertullien rappelle gentiment les deux garçons à la raison et leur annonce que nous allons sortir faire un tour sur le port. Il fait encore jour et il est bon que l'on voie alentour que désormais les deux garçons sont nos employés. Nous commençons par nous rendre au quartier ibérique où se trouve le tailleur que nous a indiqué le Chinois. Le maître de la boutique nous regarde un peu de travers lorsqu'il nous voit entrer nos deux arpètes sur les talons. Une fois de plus c'est Tertullien qui parle mais là, il parle espagnol, ce castillan ampoulé qui a cours dans les Caraïbes. Le Chicano lui répond, amusé. J'ai beau ne parler, en fait d'ibérique, que le patois du Comté de Foix qui ressemble au catalan je comprends la demande de mon ami. Le patron tailleur aussi, qui décroche deux cintres portant deux costumes de ville après avoir jaugé la taille de nos deux jeunes gens. Sans manières, les voici en chemise et caleçon – linge usé mais propre, merci les dames du bordel – et ils enfilent les vêtements de confection. Il y a quelques retouches à faire mais ils ont déjà bonne allure. Le maître tailleur donne des ordres à deux de ses commis et nous annonce que nous pourrons repasser d'ici une heure pour les essayages. Toutefois il nous demande une part du règlement pour être sûr de nous revoir, je pense. Il ne nous connaît pas, en fait. Nous sortons de la boutique et partons à pied vers le port. Nous sommes vite hors du « pueblo » et retrouvons des rues avec des trottoirs de bois. Les semelles de frêne de nos deux compagnons sonnent sur le châtaigner des trottoirs. Il va falloir leur acheter des souliers à semelle souple.

Sur le port, nous nous arrêtons pour regarder les mouvements des bateaux de différentes tailles. La fin de l'après-midi apporte un ralentissement de l'activité de routine et seules les grues affectées à des travaux urgents grincent encore sous la charge du fret dans les chuintements et toussotements de leurs moteurs qui répandent dans l'air les senteurs moites de l'huile chauffée par la vapeur sous pression. Dans ce brouhaha passe une canote à vapeur portant un ménage de bourgeois qui s'offre une promenade, apparemment, puisqu'ils font quelques tours sur le fleuve sans idée de traversée. L'homme de barre porte un chapeau haut-de-forme et son chauffeur noir en bleu de chauffe porte un chapeau rond qui me ferait penser à la Bretagne s'il n'était en feutre blanc.



*Canot à vapeur
Saint-Louis, 1866*

Nous restons plongés dans nos pensées devant ces promeneurs manifestement riches qui se promènent sur un fleuve américain lieu de tous les travaux, trafics, désespoirs et espérances...

À l'heure dite, nous sommes chez le tailleur. Nous lui achetons en plus des deux costumes deux chemises en coton de Caroline du Nord pour nos deux garçons. Ils sont beaux

« comme des voitures neuves » – Henry dicit – et fiers de leur nouvelle mise. C'est à l'hôtel que les choses se gâtent. Le concierge tente bien de nous dire qu'il n'a plus de place pour loger les deux jeunes noirs mais nos chambres constituent en fait la dernière suite disponible avec un petit salon privatif d'où on accède à nos pièces privées. On tente bien de nous refuser les deux « nègres » mais j'argue des nouvelles lois et du fait que ces deux jeunes gens sont libres et à notre service. Finalement le directeur de l'hôtel arrive, mandé chez lui par le maître d'hôtel de service. De guerre lasse et devant mon passeport diplomatique et mes documents de mission du ministère ainsi que des lettres de mission de la Compagnie ferroviaire, on consent à nous installer deux lits de camp militaires dans le salon de notre suite pour y coucher les deux jeunes.

Ce succès nous vaut une certaine admiration de la part de nos deux nouveaux compagnons. Nous avons pris le parti de porter nos armes de façon visible. Moi mon Le Mat et Tertullien son Colt qui bien que plus long à charger que son Lefauchaux lui fournit néanmoins une plus forte puissance de feu. Mon Le Bossu, lui, reste dans la poche droite de ma veste de complet. Comme toute notre compagnie a faim, nous ressortons de l'Hôtel pour trouver à dîner dans le quartier ibérique. Nous faisons une nouvelle halte au bord de l'eau pour admirer le passage d'un long courrier à roues. Avec un fleuve de si faible profondeur en certains endroits, la roue arrière est finalement mieux adaptée que l'hélice. Et la roue unique de poupe ne présente pas pour l'accostage les inconvénients des roues latérales.

Dans le clapotis des aubes qui plongent dans l'eau et les halètements de sa machine, passe un croiseur fluvial assez bas de bord et qui porte ses cheminées à l'avant. Dans la nuit qui tombe, le navire éclaire l'eau calme des reflets des lampes à acétylène et des flammes de ses cheminées chauffées presque au rouge par la machine poussée près du maximum afin de lutter contre un courant rapide passant inaperçu au premier regard.



Un croiseur fluvial assez bas de bord...

Henry considère ce spectacle et soliloque, perdu dans ses pensées. « Un jour, je serai marin. » Nous échangeons un regard, Tertullien et moi. Le fait que cet encore enfant qui a déjà tant vécu exprime un projet qui semble lui tenir à cœur me réjouit au plus haut point. Je lance un regard à Paul. Celui ouvre des yeux ronds sur son frère qui ne se rend compte de rien. Sans doute même pas de ce qu'il a parlé à mi-voix. Paul regarde son frère un instant avec cette détresse dans les yeux et il n'y tient plus : « Tu me laisserais alors que dans le malheur nous avons toujours été ensemble ! Et juste au moment où nous avons un état stable ! » Alors Henry se tourne vers son frère et le calme. « J'ai dit "Un jour..." Ce n'est pas pour tout de suite. Mais un jour nous nous éloignerons l'un de l'autre pour vivre selon nos goûts et nous resterons frères, nos femmes seront nos belles-sœurs, tes enfants seront mes neveux et mes nièces, les miens seront tes neveux et tes nièces... si Dieu nous prête vie. Un jour mon frère,

nous serons adultes. Et pour le moment, nous avons trouvé des bons maîtres... pardon, de bons patrons que nous allons aider de notre mieux. »

Ce qui me sidère dans cet échange, c'est que les deux garçons se sont exprimés dans un anglais des plus académiques. Je ne dis rien mais me promets de comprendre comment cela est possible. Après tout, nous avons l'exemple de Moïse qui déjeunait comme un Français quand je l'ai connu et parle l'allemand. Mais ces deux jeunes gens semblent être autre chose que ce qu'ils paraissent. Demain il fera jour.

- Dites-moi, les garçons, demande Tertullien, connaissez-vous un endroit agréable pour dîner avec des gens sympathiques ? »

C'est Paul qui répond : « Vous savez, nous ne connaissons pas les cantinas pour les blancs.

- Aussi n'est-ce pas ce que je vous demande. Nous aimerions prendre un dîner avec vous dans un endroit où on ne vous jettera pas dehors. Je ne voudrais pas devoir faire le coup de feu avec mon revolver contre des abrutis qui n'ont encore rien compris à l'Amérique nouvelle. »

Ils connaissent un endroit. Ils n'y ont jamais dîné comme clients payants, mais ils ont souvent bénéficié des restes en fin de service. Le patron est un demi-chicano demi-irlandais d'après Henry. Nous suivons nos deux lascars jusqu'au bout d'un chantier naval qui sent le brai de conifère et le coaltar. Là sous une haute futaie s'étend une sorte de clairière avec une bâtisse en troncs d'arbres. Une partie du bâtiment est toutefois construite en pierre brutes et briques foraines. Sous un auvent couvert en chaume de roseaux du fleuve, des tables en bois de coffrage longées par des bancs solides accueillent des ouvriers par dizaines qui s'assemblent par affinité, apparemment. Les trois tables de nègres, les plus nombreuses, sont calmes et les convives mangent avec application en devisant à mi-voix. Il en résulte une sorte de bourdonnement de ruche parfois percé par un éclat de rire rapidement ramené à la discrétion. D'une table de géants, dont beaucoup de rouquins à taches de son, montent des accents nettement gaéliques qui me conduisent à penser qu'il s'agit là d'Irlandais. Des Mexicains peu nombreux partagent la plus petite des tables communes avec ce qui ressemble à des indiens vêtus à l'américaine. Des serveurs nègres s'activent avec de grandes marmites d'irish stew⁴ où les haricots blancs sont remplacés par des frites et les pommes de terre par des patates douces. Les gobelets se remplissent d'eau tirée à un puits dont on peut espérer qu'il n'est pas vicié. À notre arrivée, un géant à l'allure de chef de bande sort de la bâtisse et s'approche de nous. Tertullien le salue et lui demande s'il peut nous faire dîner. Le bonhomme nous considère tous les quatre puis s'adresse à moi.

- N'êtes-vous pas les Français qui viennent travailler pour Durant ? » Puis se tournant vers Tertullien, « Vous parlez avec un drôle d'accent. Même en anglais. »

Nous le regardons sidérés : cet homme parle le français ; avec un accent provençal.

- Vous parlez avec une sorte d'accent anglais, quand vous parlez français », continue-t-il.

- C'est l'accent de mon île française, la Guadeloupe, répond Tertullien.

- Et vous, Monsieur, me dit-il, vous parlez avec une pointe d'accent du midi mais je ne situe pas exactement parce que vous parlez « pla⁵ » mais discrètement.

- Je vis entre la Dordogne et Angoulême, lorsque je suis en France, mais je suis né à Foix dont je parle assez bien le patois.

⁴ Ragoût irlandais.

⁵ Pla : Bien, en patois de langues d'oc. Parler « pla » c'est parler « bien ». Par opposition, parler comme quelqu'un « du nord », c'est-à-dire des pays d'oïl, se dit parler « pointu », dans nos contrées émrionales de la France.

- Eh bien moi, je suis de Sète. Bien français mais pas décidé à quitter l'Amérique du Nord. Je me suis trouvé un petit coin tranquille à Saint-Louis, mais je pense que si le chemin de fer doit transformer la ville en une sorte de New York ou Boston, je repartirai vers l'ouest.

- Un de nos jeunes camarades nous a dit que vous êtes mi Mexicain mi Irlandais...

- C'est ce que je dis. Mais c'est faux et je peux vous l'avouer, j'ai quitté l'armée française au Mexique parce que j'étais arrivé en fin de contrat...

- Ou que parce que vous avez déserté mais cela ne me regarde pas. Vous êtes libre de vos choix.

- Bon je ne vais pas vous raconter de craques, vous avez raison.

- Et vous vos raisons. Donc, comme vous l'a expliqué mon ami et associé, nous souhaiterions dîner et nos deux arpètes nous ont indiqué votre établissement comme la « cantina » la plus sympathique du coin alors nous voilà.

- Suivez-moi dans la salle. Nous y avons des tables confortables. Plus que les banc de la guinguette. Vous pourrez y dîner tranquilles. Je nous ai préparé un haricot de mouton dont vous me direz des nouvelles. Je dis « nous » parce que je vais vous servir le repas de la maison, pas celui des clients. Pour le même prix.

Dans la salle c'est cinquante cents par personne plus soixante-quinze cents la bouteille de notre « vin de treille ». C'est de la bière que brasse ma femme. Elle, c'est une demi-mexicaine. Mais elle parle bien le français. Je vous l'envoie avec la boisson. Elle vous portera aussi une cruche d'eau. C'est celle que nous buvons et notre puits est bien connu de tout le monde. »

La femme du « chef » arrive avec... une nappe en coton qui rappelle le tissu basque. Puis elle nous apporte des assiettes en étain, des chopes en céramique et des couverts en étain. La bière à la pression arrive dans une cruche en terre qui suinte la rosée fraîche. Et nous comprenons alors pourquoi le « vin de treille ». C'est indiscutablement de la bière mais avec un goût de jus de raisin. Le « haricot de mouton » est en fait un ragoût de mouton aux flageolets qui viennent du jardin potager, relevé avec juste ce qu'il faut d'ail. On nous aurait servi du vin de Cahors au lieu de la bière locale, je me serai cru dans une auberge du sud de la France.

Nous faisons honneur au repas qui se termine par une tarte à la rhubarbe et aux fraises. Mais surtout nous apprenons à mieux connaître nos deux jeunes recrues. Puis nos hôtes.

